Document generated on 08/06/2025 2:23 p.m.

Nuit blanche, magazine littéraire

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Henry Kissinger
Politique, histoire et psychologie et Quand Kissinger se relit

Laurent Laplante

Number 143, Summer 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/82964ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Laplante, L. (2016). Henry Kissinger : politique, histoire et psychologie et Quand Kissinger se relit. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (143), 48–51.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Henry Kissinger

Par
LAURENT LAPLANTE*

Politique, histoire et psychologie

Henry Kissinger suscite la controverse. Ce Nobel de la paix mérite, selon plusieurs, le tribunal des crimes de guerre.

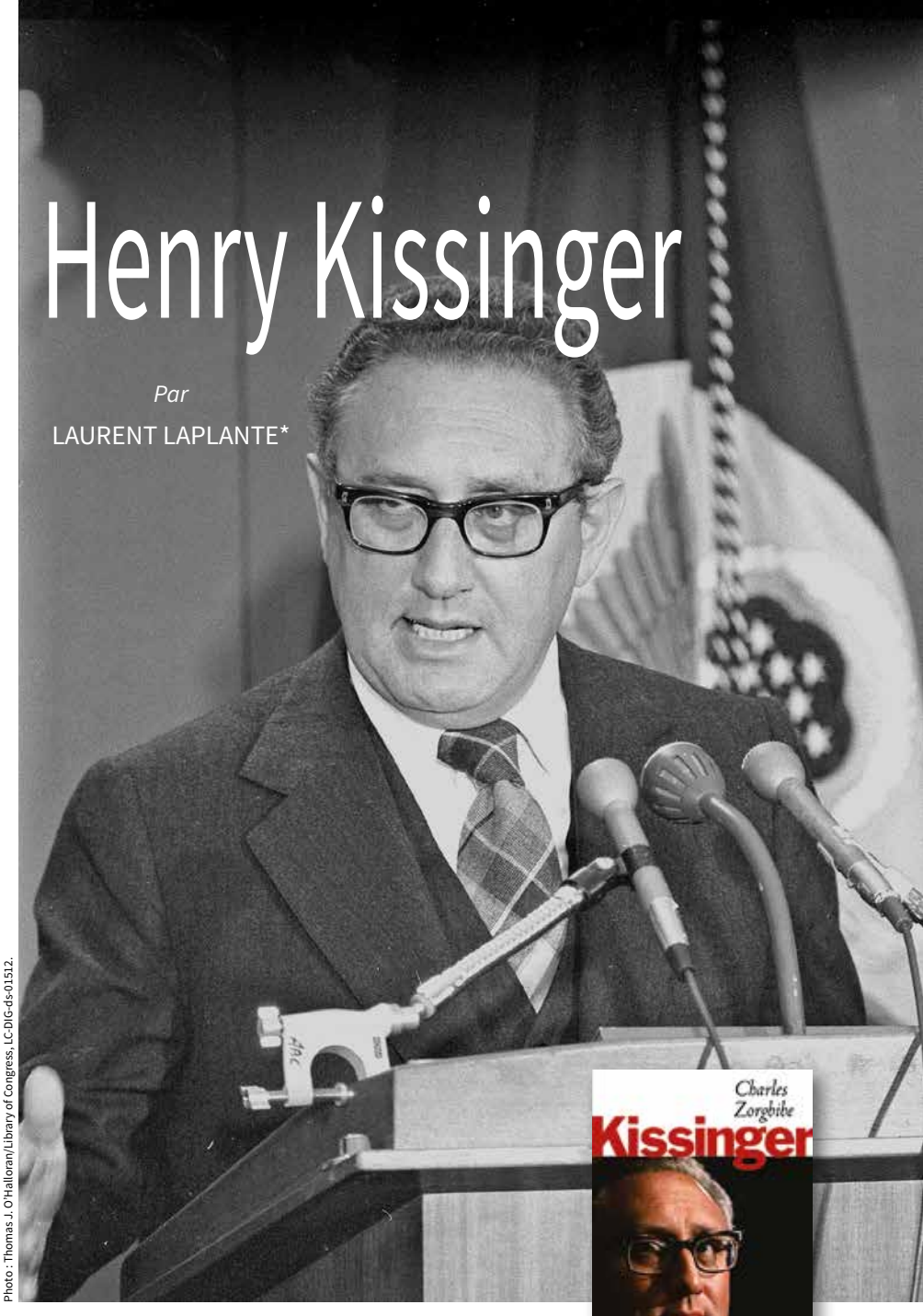


Photo : Thomas J. O'Halloran/Library of Congress, LC-DIG-ds-01512.

Henry Kissinger en 1975

Chose certaine, son ascension bafoue les normes. Hésitant à ses débuts en Amérique, nanti d'un accent incurable, sans lien avec une dynastie, Henry Kissinger rapproche pourtant les États-Unis de sa vision du monde. S'il quitta la vie publique déchu de son prestige, ce fut non pas en raison d'erreurs ou de restrictions mentales confinant au mensonge (comme à propos des bombardements du Cambodge), mais à cause du Watergate, dont il ne portait pas la responsabilité.

De cette trajectoire, Charles Zorgbibe donne une description d'une grande justesse et d'une honnêteté admirable dans ***Kissinger***[1].

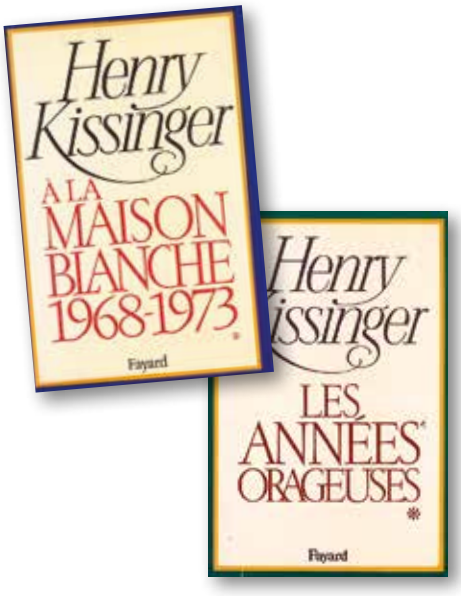
UNE INTÉGRATION RAPIDE

Heinz Kissinger naît en 1923 « à Fürth, à quinze kilomètres à l'ouest de Nuremberg ». La même année, Hitler rate un *putsch* à Munich et aboutit en prison. Dix ans plus tard, Hitler devient chancelier et donne la chasse aux Juifs ; Heinz Kissinger doit quitter l'école. Suivent cinq années de brimades dont la famille Kissinger s'éloigne en gagnant l'Amérique. Zorgbibe résume la période d'adaptation : « Les jeunes réfugiés jalousent la légèreté et l'insouciance de leurs camarades new-yorkais de souche ; ils s'enferment dans le travail scolaire et n'osent s'extraire de leur timidité – une protection contre le monde extérieur ».

Quelques années plus tard, Heinz, devenu Henry, reçoit la citoyenneté américaine. Il a vingt ans et le contexte –

Comprendre l'interlocuteur, son passé, son idéologie, la société, parfois profondément différente, à laquelle il appartient ; évaluer correctement ses besoins et ses possibilités : Kissinger a toujours accordé une grande importance aux aspects psychologiques de la négociation. p. 334-335

1943 – l'insère dans l'effort de guerre des États-Unis. Un geste du fantassin Kissinger témoigne de l'audace acquise par le jeune homme. Séduit par le discours du responsable de l'instruction politique des recrues, Kissinger lui écrit : « Puis-je vous être utile ? » L'instructeur Kraemer réagit en lui dictant un programme d'études et une échelle de valeurs : « Henry, tu dois toujours te conduire en aristocrate ». Faut-il croire Zorgbibe ? Forcément, car le reste s'ensuit.



L'ÉQUILIBRE COMME OBJECTIF

À la fin de la guerre, Kissinger est chargé de l'administration militaire de Krefeld, une ville de 200 000 âmes. Il n'a que 22 ans ? Oui, mais Kraemer a parlé. Et Kissinger gère la ville vaincue sans haine ni vengeance ; legs de Kraemer. Puis Kissinger rentre en Amérique et entreprend des études supérieures. À Harvard, bien sûr, car Kraemer y a vu.

L'étudiant Kissinger n'est qu'un autre jeune vétéran en quête de diplômes. Il ignore la vie sociale de l'université, obtient de façon routinière la note maximale, marie une amie d'enfance, écrit les mémoires exigés. Son mémoire de deuxième cycle (388 pages) agace pourtant le jury, car Kissinger ose s'interroger sur le sens de l'histoire. « […] le jeune Kissinger se démasque ; il dévoile sa propre conception de l'existence et du monde, tout en poursuivant le combat philosophique de ces années de guerre froide ». Mais, dit son biographe, « [l]e 'réaliste' Kissinger n'est pas encore né ».

Pour qu'il naisse, il devra définir la coexistence moderne des États : « […] l'équilibre des forces au sens strict, qui assure la survie des divers États dans un environnement hostile ; mais aussi l'exercice collectif de la puissance, de la souveraineté ». La méthode de Kissinger consiste, dès ce stade, à utiliser l'histoire, surtout celle de l'Europe du XIX[e] siècle, comme un laboratoire. Ainsi, Metternich, qui a recherché l'équilibre entre les pays et offert à l'Europe presque un siècle de relative tranquillité, sert de balise à Kissinger. Un emploi en or s'offre alors à Kissinger pour y poursuivre sa réflexion : la direction de *Foreign Affairs*, organe du *Council on Foreign Relations*. C'est l'antichambre du pouvoir.

FACE AUX TEMPS NOUVEAUX

Devenu un « stratège civil », Kissinger persiste, selon Zorgbibe, à rechercher « dans les conflits du passé les leçons à retenir pour l'avenir ». Avec, toutefois, une donnée inédite : l'arme atomique. L'équilibre, c'est désormais celui de la terreur ; Kissinger doit inventer les nouveaux repères. Il y travaille avec d'autant plus de ferveur qu'il bénéficie de contacts déterminants et que ses opinions sont prises en compte par les démocrates comme par les républicains. Quand l'administration Kennedy se met en place, les intellectuels ont la cote en matière de sécurité nationale. Kissinger quitte son poste de *Foreign Affairs* pour devenir consultant à temps partiel du Conseil de sécurité nationale. La Maison-Blanche lui devient familière, puisqu'il s'y rend une ou deux fois par semaine... Kissinger commet alors un faux pas : il indispose McGeorge Bundy, patron du Conseil de sécurité, et doit démissionner. Loin de battre sa coulpe, Kissinger attaque : « Cette coterie Kennedy, dira-t-il, se caractérisait par sa légèreté, son manque de sérieux. À commencer par John Fitzgerald ! Un charmeur, qui ne mérite pas sa gloire ».

Kissinger a donc choisi son camp et levé sa visière. L'homme a eu le temps de réfléchir, d'écrire, d'échanger ; il a identifié les défis auxquels il lui tarde de se mesurer. Par sa rencontre avec Rockefeller en 1955, il fait un pas de plus vers les ligues majeures. Conseiller spécial du président Eisenhower pour les affaires étrangères, Rockefeller est, de naissance, le genre d'homme que Kraemer a demandé à Kissinger de devenir : un aristocrate. Zorgbibe semble y voir autre chose qu'un atout : « Rockefeller avait les qualités d'un grand Président […], mais une sorte d'élégance et de retenue aristocratique le rendait indécis dans le combat électoral ». Les républicains lui préfèrent Nixon et Kissinger déplore ce « désastre »... jusqu'à ce que ce président mal-aimé lui propose le poste de conseiller à la sécurité nationale !

À LA MAISON-BLANCHE

Dans ***À la Maison-Blanche*** et ***Les années orageuses***, Kissinger, en plus de brosser de remarquables portraits des gouvernants qu'il rencontre, explique son travail

auprès de Nixon. Même s'ils sont souvent des rivaux, les deux hommes détestent la bureaucratie et définissent la diplomatie américaine en court-circuitant le Secrétariat d'État. Zorgbibe, avec clarté et intelligence, met en exergue l'initiative essentielle du tandem Nixon-Kissinger : l'abandon du dualisme opposant Moscou et Washington et l'édification d'un triumvirat incluant la Chine. Le duo se livre à un jeu explosif en assurant chacun de leurs deux acolytes qu'il peut compter sur Washington plus que l'autre, dans l'espoir que naîtra une surenchère entre Moscou et Beijing pour mériter la faveur des États-Unis. Convaincu que le calcul américain donnera les résultats voulus, le duo Nixon-Kissinger escompte que Moscou et Beijing calmeront leurs satellites...

Ce virage audacieux étonne et séduit l'opinion aux États-Unis comme ailleurs. On connaît pourtant la suite : le Watergate coule Nixon et Kissinger est emporté lui aussi par ce désastre sans culpabilité de sa part. Il se recyclera – profitablement – dans le métier de conseiller politique tous azimuts.

Charles Zorgbibe signe une biographie fouillée, crédible, pénétrante. Il offre une documentation copieuse et gérée avec rigueur, un choix justifié des priorités identifiées, une analyse qui reconnaît à chaque acteur sa contribution particulière sans hargne ni hypertrophie. Ajout primordial, la transparence règne sur l'ensemble. Si Zorgbibe est depuis vingt ans l'ami d'un ministre français dressé contre Kissinger, il le révèle et liquide tout soupçon. S'il a fait partie d'une délégation de spécialistes scrutant un dossier névralgique, le lecteur est mis au courant. L'ondoyante personnalité de Kissinger est correctement cernée.

1. Charles Zorgbibe, ***Kissinger***, De Fallois, Paris, 2015, 512 p. ; 39,95 $.

Quand Kissinger se relit

© Marion S. Trikosko/Library of Congress, LC-DIG-ds-01480.

Golda Meir, Richard Nixon et Henry Kissinger en 1973.

Nul ne contestera à Henry Kissinger l'ampleur de ses vues et la surabondance des confidences auxquelles il peut puiser. Quand s'ajoutent à ces atouts un sens aigu de la mise en scène et une compacte assurance de ton, on peut assumer un grand destin. Par conséquent, nombreux sont forcément les États et les conglomérats prêts à solliciter et à rémunérer ses conseils. Cette situation n'amplifiera cependant la crédibilité de Kissinger que si le spécialiste ne dissimule rien de ses activités. Cette condition ne fut jamais satisfaite et ce n'est pas à présent qu'il commencera à payer tribut à la transparence.

L'***ordre du monde***[1], le plus récent des ouvrages de Kissinger, réduit quelque peu la zone d'équivoque, mais pas de la plus heureuse façon. L'auteur s'exprime, en effet, comme si strictement aucun contrat n'influait sur son jugement, mais c'est pour endosser les gestes et la politique des États-Unis plus massivement que jamais. Quand tout paraît digne de louanges dans l'interventionnisme étatsunien aux quatre coins du monde, il importe assez peu de savoir si, par ailleurs, l'ex-secrétaire d'État de Washington agit comme conseiller de l'Arabie saoudite ou de la Jordanie.

Conscient de l'immense pouvoir des États-Unis, Truman s'enorgueillissait avant tout de leurs valeurs humaines et démocratiques. Il aurait voulu rester dans les mémoires moins pour les victoires de l'Amérique que pour sa capacité de réconciliation.
Tous les successeurs de Truman ont adopté cette vision… p. 9

En raison de cette bénédiction *urbi et orbi* accordée ici par Kissinger à la politique internationale des États-Unis, le hiatus devient plus accusé que jamais entre l'encens que l'auteur fait monter vers les principes de l'ancienne diplomatie européenne et les règles que l'ancien secrétaire d'État observe et bénit dans « l'ordre du monde » de notre temps.

Dans la première tranche de son ouvrage, Kissinger se délecte et nous séduit. Il redevient l'analyste tôt marqué par la plus honorable diplomatie européenne, celle des deux traités de Westphalie (1648) et celle des accords de Vienne (1814). Enthousiaste, Kissinger estime que les principes respectés par ces deux moments historiques méritent respect et imitation. Lors de la paix de Westphalie, les belligérants, saignés à blanc par les guerres de religion, avaient convenu de laisser leurs voisins choisir librement leur confession religieuse. À chacun de choisir son culte et d'accorder la même latitude aux autres. Du coup, la religion cessait de faire couler le sang ; du coup, l'Europe s'apaisait jusqu'au volcan napoléonien.

Vienne apporta quelque chose d'aussi significatif. Kissinger note à la fois la différence entre les deux moments et l'importance des deux : « Les hommes d'État réunis à Vienne en 1814 se trouvaient dans une situation radicalement différente de celle de leurs prédécesseurs qui avaient rédigé la paix de Westphalie ». Certes, le système alors mis en place par les catholiques à Münster et par les protestants à Osnabrück avait tenu pendant un siècle et demi, mais « les négociateurs présents au congrès de Vienne avaient les décombres de cet ordre sous les yeux ». Les vainqueurs de Waterloo eurent la sagesse de ne pas abuser de leur force : ils cherchèrent l'équilibre entre les

États plus que l'humiliation d'un pays vaincu. Kissinger admire ceci : quand la France fut défaite à Waterloo, les vainqueurs surent ne pas rebâtir l'Europe sans elle. Sagement, ils admirent le pays vaincu à discuter reconstruction et lui rendirent la dignité et le statut d'un égal : « […] une conception intelligente de la paix permit une réintégration rapide de la France dans le concert des puissances initialement constitué pour contrecarrer ses ambitions. L'Autriche, la Prusse et la Russie, qui, en vertu de l'équilibre des forces, auraient dû être rivales, menèrent dans les faits une politique commune ».

Jusqu'à présent, l'histoire et la psychologie occidentales ont traité la vérité comme indépendante de la personnalité et des expériences antérieures de l'observateur. Mais notre époque est au seuil d'une autre conception de la nature de la vérité.

p. 331

Formé à cette école et nourri de cet esprit, l'auteur étonne donc en jugeant que les États-Unis modernes pratiquent la même modération et visent la même coexistence pacifique. « […] l'Amérique, écrit-il, a, au cours de son histoire, joué un rôle paradoxal dans l'ordre du monde : elle s'est étendue sur l'ensemble d'un continent au nom de sa 'destinée manifeste' tout en renonçant publiquement à tout dessein impérialiste. » Kissinger affirmera aussi, sans vérifier si la démocratie peut se greffer par la force, que « tous les présidents, quel qu'ait été leur parti, ont proclamé que les principes américains étaient valables pour l'ensemble du monde ». Au moment de conclure, il demandera de reconduire tel quel l'ordre du monde : « Les États-Unis – incarnation déterminante de la quête humaine de liberté dans le monde moderne et force géopolitique indispensable à la défense des valeurs humaines – doivent impérativement conserver leur sens de l'orientation ».

Les signataires des traités de la Westphalie et de Vienne se reconnaîtraient-ils dans ces propos ? Avec des nuances ?

1. Henry Kissinger, ***L'ordre du monde***, trad. de l'américain par Odile Demange, Fayard, Paris, 2016, 395 p. ; 42,95 $.

* **Laurent Laplante**, auteur, commentateur et analyste, collabore à *Nuit blanche* depuis la (presque) première heure. Il a publié une trentaine de livres dont ***La démocratie, entre utopie et squatteurs*** (MultiMondes, 2008), ***Par marée descendante*** (MultiMondes, 2009) et ***Stephen Harper, le néo-Durham*** (MultiMondes, 2012).